

VENERIE

la chasse aux chiens courants



nouvelle série - numéro 38 - deuxième trimestre 1975 - 8 francs



monsieur beauchamp

Désemparé par les deuils, malade et perclus, M. Beauchamp, qui jusqu'à son dernier jour garda l'œil vif du veneur qui veut savoir où en sont les chiens, a passé les dernières années de sa vie chez son petit-fils Didier à Mercy.

Il est mort le 10 janvier 1975 tout contre ces bois qu'il avait tant aimés et si souvent parcourus.

Que M. Beauchamp ait eu l'heureux privilège d'être, pendant 93 ans, de Saint-Hubert le compagnon fidèle, est peut-être une consolation, cela n'enlève pas la peine ni les regrets.

Hommage doit ici lui être rendu, nous l'avons voulu chaleureux et exemplaire comme il le fut lui-même. C'est à sa famille et à ses amis que nous eûmes recours pour avoir accès à son enseignement afin que sa science trouve à se perpétuer.

M. Beauchamp n'est plus !

La nouvelle de sa mort est venue frapper douloureusement tous ceux qui l'ont connu et aimé; tous ceux qui l'ont approché au cours d'une vie hors du commun et intensément vécue...

Bien sûr, on connaissait son grand âge ! 93 ans ! la vie n'est pas éternelle. Mais, pour nous, ses élèves, il était toujours le grand chef, l'entraîneur d'hommes, le personnage de légende qui, à 76 ans à Faye, servait d'une main assurée des sangliers au couteau.

M. Beauchamp n'est plus, et la vénerie française est en deuil...

Il était né à Saint-Gérand-le-Puy dans l'Allier, en 1882. De santé un peu délicate, il fut admirablement élevé par sa mère; un peu gâté aussi, du fait des circonstances.

Son père, M. Adrien Beauchamp avait créé un équipage et chassait, avec des briquets, lièvres et renards sur les terres de Vaumas. Après une courte association avec M. Bruelle, où l'on avait courru cerfs et sangliers à Tronçais, M. Adrien Beauchamp avait mis ses chiens dans la voie du chevreuil.

A la mort de Mme Beauchamp, en 1889, cet équipage fut dissous. Mais, avec le comte de Chabannes et le comte de Saint-Phalle, M. Adrien Beauchamp organisa en 1890 le Rallye Saint-Saulge, et découpla sur le chevreuil dans la Nièvre : Tenue verte à parements, et culottes blanches.

Le petit Michel Beauchamp, pendant ce temps, grandissait. Il était entré chez les jésuites de Moulins, avait de bons bulletins. Mais sa santé résistait mal à la vie de collège, il revint à Vaumas où il acheva ses études avec des professeurs particuliers. On ne sait si ces derniers attiraient leur élève en classe, mais ce qui est sûr, c'est que l'élève, né chasseur, les attirait à la chasse !...

En 1893, était dissous le Rallye Saint-Saulge, tandis que M. de Saint-Phalle montait une écurie de galop, et M. Adrien Beauchamp une écurie de trot. On construisit des écuries à Saint-Gérand-le-Puy, à Vaumas, et la jumenterie, près de Chapeau. On aménagea des pistes.

Michel Beauchamp s'affranchissait, montait les chevaux de course de son père. En 1899, il acheta quelques harriers du chenil du marquis de Bourg et il forma son premier équipage, avec

lequel il se mit à chasser le lièvre à courre.

Dès les premières années, les prises s'élevèrent à 70.

En 1904, Michel Beauchamp trouvant que le courre du lièvre était « trop court », se décida à chasser également les renards et les chevreuils. Trouvant que ses harriers manquaient de taille pour les hautes bruyères, il y adjoignit quelques bâtards, ainsi que six chiens provenant de chez le marquis de Chambray, six Poitevins de chez M. Cornu-Langy, deux Normands de chez M. Guillet, et deux Saintongeais de M. Clayeux.

Ces différents éléments s'harmonisèrent tellement bien, que, dès la première année, seize chevreuils furent pris après des chasses d'une durée bien plus courte.

Le chenil de Vaumas se remonta par l'élevage, avec ces chiens d'origines diverses. Et M. Beauchamp sut conserver la voix, la finesse du nez et l'accélération de l'allure pour l'équipage dont il se constitua le créateur, à l'aide de tous ces éléments.

Il en arriva à manquer très rarement son chevreuil, à se classer second en 1913, au concours de meutes de chevreuil organisé par la Société de Vénerie, à Montar-

gis. Il remporta, en plus, le Prix Spécial décerné par cette même société, avec ses trente Anglo-Français tricolores à feu pâle.

A 21 ans, M. Beauchamp avait rejoint le 12^e Cuirassier de Rambouillet, commandé par le colonel de Sérerville. Celui-ci lui confia ses chevaux personnels, désirant même le faire entrer au « Cadre Noir ».

Mais M. Beauchamp avait hâte de regagner Vaumas...

Le 4 janvier 1906, il épousait Mlle Defaye. En avril 1907, naissait son fils Hubert; en mars, son fils Xavier.

Jusqu'en 1914, la vie de Vaumas fut très heureuse, très animée, faite d'amitié, d'hospitalité, époque charmante où l'on savait recevoir !

Mais la grande inquiétude commençait, la mobilisation arrivait.

Tandis que M. Beauchamp entrait dans le service automobile, le piqueur Bournatot, épouvanté de son geste, tuait les quarante chiens que l'on ne pouvait plus nourrir. Six seulement restaient au chenil pour le meubler et maintenir l'espérance.

C'est avec ces six chiens, qu'à la fin de la guerre de 1914, M. Beauchamp se remit à chasser. Il les



Il y a soixante-quinze ans, avec ses Beagles et derrière le lièvre, Monsieur de Beauchamp était déjà maître d'équipage.

réunit au quatre que, de son côté, M. René Clayeux possédait encore. La réussite fut surprenante. L'élevage fut vite reconstitué et monté sur de nouvelles bases.

Les trente-cinq admirables Anglo-Saintongeais - Normands qui le composaient, étaient d'une telle homogénéité que, lorsqu'on les voyait réunis, ils semblaient sortir du même moule.

« Leur robe, dit un connaisseur réputé, fine et soyeuse, est blanche avec tâches noires. Le rein est court et légèrement voûté; signe de vitesse et de force; l'épaule, droite et déliée, signe de légèreté et de souplesse; le fouet mince et franchement relevé en demi-cercle, autre marque de vigueur et de distinction... L'oreille suffisamment longue et très élégamment tournée. Finesse de nez et remarquable sûreté dans le change ».

En 1925, l'équipage de Vaumas prenait deux chevreuils en deux chasses à Fonds-Moreau, et se classait premier, avec la note « Très bon ». Dans les mêmes conditions, il obtenait la note « Excellent » aux épreuves de Châteauroux, en 1931.

Le « Rallye Chapeau » chassait en Bourbonnais, dans les forêts de Marcenat, Gayette, Saint-Voir, Leyde, Paray-le-Fresil et également en Nivernais, à Briffaut et à Vincense.

Chaque année le nombre des prises était impressionnant. M. A. de Lamaugarny nous en a donné les raisons. « Cela était dû à deux causes : d'une part à la science cynégétique et au remarquable talent de veneur du maître d'équipage qui s'est toujours soumis à trois consignes :

« Tout voir sans être vu des chiens et sans distraire leur travail ».

« Patience et persévérance dans la difficulté ».

« Ne s'avouer vaincu que par la nuit ».

D'autre part, aux grandes qualités des chiens : santé, train, grande finesse de nez et très belle tenue dans le change...

On parle encore du pari que fit

*« Prudence
et ténacité
dans la
difficulté.
Tout voir
sans être vu
des chiens
et sans les
 gêner dans
leur travail.
Ne s'avouer
vaincu que
par la nuit. »*



M. Beauchamp avec M. Robert Verny, maître d'équipage du Rallye-Tronçais : Prendre deux chevreuils en deux chasses consécutives à Tronçais, en moins de trois heures chacune. Au milieu d'une assistance énorme, le pari fut tenu... et gagné : le premier chevreuil fut pris en 2 h 07 minutes et le deuxième en 3 h moins 9 !... Tout cela au milieu du change et de l'accompagnement.

On se souvient aussi d'une chasse mémorable où le Rallye Chapeau, découplant avec les chiens du marquis de Roualle, en 1935, prit un brocard à l'étang de Mijarmier, près de Montbeugny.

Sur 102 chiens découplés, 101 étaient présents à l'hallali.

Au chenil de Vaumas, était attaché, depuis 1928, un soigneur dévoué et compétent : Jean Leriche, dit « La Feuille », le piqueur. Une juste récompense devait lui être décernée à Vichy, en 1964, pour 36 années de « bons et loyaux services » à l'équipage.

La vie continuait, débordante d'activités pour M. Beauchamp. On ne peut parler de Vaumas sans dire qu'il en fut la vie, le maître et l'exemple.

Par le fait de circonstances d'époque, d'éloignement, d'indivisions, il avait vu se détacher de l'avoir familial, les maisons, des propriétés qui lui rappelaient de tendres affections et des souvenirs charmants.

Après tant de dépouillement, son amour terrien s'était rétréci pour mieux se concentrer sur Vaumas. Il poursuivait inlassablement le même but : faire rendre à sa terre tout ce qu'elle pouvait donner, création d'une régie modèle, d'une vacherie renommée d'animaux inscrits.

Et pourtant, sa vie fut jalonnée d'épreuves et de tragédies :

Son fils Hubert... L'attend la terrible catastrophe de chemin de fer du pèlerinage Bourbonnais à Lourdes, en août 1923, où périrent également Mme Defaye et Mme

des Champs de Verneix, belle-mère et belle-sœur de M. Beauchamp !...

Son fils Xavier... L'attend l'Allier, traîtresse avec ses sables mouvants, au cours d'une partie de pêche tragique, durant l'été de 1945 !

Son petit-fils Renaud... L'attend la route meurtrière, près de Cosnesur-Loire, en 1964 !...

Avec une résistance physique et morale extraordinaire, une énergie sans défaillance, M. Beauchamp pensa à ses petits-enfants, à la charge écrasante qui lui incombait, et à 62 ans, pour la première fois, laboura ses terres lui-même en songeant aux moissons futures.

« Si tu peux voir détruit l'ouvrage
de ta vie »,
« Et sans dire un seul mot te
remettre à bâtir »
« Tu seras un homme, mon fils »
écrivait Kipling,

cet homme fut M. Beauchamp.

Il avait été sollicité par M. Thuret, Président des Lieutenants de Louveterie de l'Allier, par les Eaux et Forêts et la Préfecture, pour prendre la charge de Louvetier de l'arrondissement de Lapalisse. Il avait accepté cette charge, et avait été nommé Louvetier en juin 1927.

Au moment de la guerre de 1939, M. Beauchamp conserva quelques chiens avec lesquels, au milieu d'innombrables difficultés, son territoire de louvetier étant à cheval sur les deux zones, il fit tuer des sangliers et des renards, alors, en grand nombre. Il nous dit dans ses notes personnelles :

« Mon service seul a à son actif, de mai 1943 à mai 1944, 104 sangliers et 103 renards ».

« En août 1944, la France saignant de tous côtés, le théâtre de ses opérations se trouvant sur son sol, et les difficultés de nourrir les chiens augmentant, je me décidais à ne garder que deux jeunes chiennes d'un an : Etoile et Echarpe, et mes sept meilleurs chiens de sanglier : Ugolin, Vichy, Vigilant, Atalante, Briffaut, Fanfare, Dictateur, et de faire tuer les

autres. Ainsi disparaissait presque en entier, une famille de chiens courants, qui fut des plus remarquables et des plus belles, que j'aurais été content de léguer à la Vénérie Française ».

Malgré la mort de son fils, il tint à conserver ses magnifiques chiens et à leur faire chasser des renards et quelques rares sangliers.

Ces derniers se faisant plus nombreux, il reprend sa tenue à partir de 1954, chassant régulièrement avec des jeunes boutons auxquels il essaie d'inculquer sa si grande connaissance de la vénerie et des chiens.

Octobre 1954. M. Beauchamp est désigné pour représenter la Vénérie Française avec quelques équipages, à l'Exposition internationale de la Chasse à Düsseldorf.

En 1960, M. Beauchamp juge opportun de confier à deux de ses boutons, M. Henri de Villette et le comte Henri de Monspey, la poursuite de son œuvre. Mais, pendant quelques années encore, notre Doyen va suivre les chasses à cheval, et applaudira aux succès de l'équipage.

Toujours dévoué à la cause de la vénerie, M. Beauchamp continuera à donner de précieux conseils aux éleveurs et maîtres d'équipage, grâce aux nombreuses expositions où lui sera confiée la délicate fonction de juge.

Mme Beauchamp était morte en octobre 1973.

Sa bonté était légendaire. Chacun savait le bien qu'elle faisait autour d'elle et considérait un peu comme une sainte, cette mère si éprouvée par la fatalité. Toute sa vie, elle fut la compagne admirable de M. Beauchamp.

Une foule immense assistait, très émue à ses obsèques, à Vaumas. Les « Adieux des Maîtres » sonnés à la sortie de l'église, puis, la fanfare du Rallye Chapeau, au cimetière, nouaient les gorges, arrachaient des larmes aux nombreux amis venus lui rendre un dernier hommage.

Il me semblait encore entendre M. Beauchamp, à une chasse dans la Nièvre, à 9 h du soir.

Un énorme sanglier, attaqué au Perray, tenait une ferme roulant dans les bois de Sermoise, et passait et repassait au milieu des voitures de la chasse, toutes phares allumés. Le spectacle était grandiose.

M. Beauchamp nous disait en se découvrant :

« Et maintenant, Messieurs,... c'est à vous ! et au plus brave !... »

... Brave, il le fut toute sa vie.

Un très grand veneur, un homme, tel était M. Beauchamp.

Vicomte de CONNY ■

mon grand-père

Je n'oserais prétendre décrire en quelques lignes, ni même en quelques pages, un personnage d'une telle envergure que mon grand-père, mais à la demande de mes amis, je vais essayer d'en brosser un tableau à grands traits.

Mon grand-père, Michel Beauchamp, naquit le 6 novembre 1882, presque la Saint-Hubert, et l'on peut dire que toute sa vie fut orientée et marquée par la chasse et tout ce qui s'y rattache. De sa grand-mère maternelle, pour qui il avait une grande admiration, il garda le côté austère et froid des gens du nord, la grande rigueur de conduite et l'extrême courtoisie. De son père, Adrien, il eut tout de suite le goût des choses de la terre, de l'élevage en particulier, mais aussi et surtout celui de la chasse. En effet, mon arrière-grand-père découpait avec son ami Burel en forêt de Tronçais où il courrait cerfs et sangliers et par ce fait, le jeune Michel fut initié et bercé dès son plus jeune âge aux choses de la vénerie.

Il aimait nous dire le plaisir qu'il éprouvait enfant, à chasser les daims du Bois de Boulogne avec quelques « chiens trouvés ». Il dut arrêter assez vite ses laisser-courre pour éviter que cela ne tourne mal pour lui.

Un peu plus tard vers l'âge de 15 ou 16 ans, sa grand-mère voulant le récompenser lui donna un peu d'argent. Le soir, lui demandant ce qu'il avait fait de cette somme, il lui répondit avec le plus grand naturel « j'ai acheté des chiens grand-mère », « mais où les as-tu mis mon enfant ? » « Ils sont en bas, attachés à la rampe de l'escalier... ». Il faut dire qu'il s'agissait de l'escalier d'un grand hôtel parisien et que l'arrivée de cette petite meute avait fait sensation; il prit, le soir même, le train via Dom-pierre-Besbre et pour que ses chiens fussent tranquilles il avait carrément loué un compartiment entier.

Il chassa presque tous les animaux courrables, sauf le loup, et commença, donc, par le lièvre pendant cinq ans et y réussit bien. Trouvant sans doute que le courre en était un peu bref, il mit ses chiens dans la voie du chevreuil. A ce moment là, il changea de modèle en achetant quelques chiens dans différentes origines et différentes races et il s'employa avec bonheur à leur synthèse. Les résultats furent bons et mon grand-père prenait régulièrement.

Puis ce fut la guerre, la première, avec toutes ses restrictions, il fallut sacrifier la meute, et six chiens restèrent au chenil. Après ces périodes troubles, il fallut se remettre à la tâche et mon grand-père avec M. René Clayeux groupa les chiens qu'ils avaient sauvés pour remonter ensemble. Les résultats furent encore une fois excellents.

Ce fut la grande époque du Rallye Chapeau, époque heureuse s'il en fut, avec les concours de meute de Fonds Moreau en 1925 où il se classa premier « très bon » et Châteauroux en 1926, classé premier avec la hôte « excellent ».

Pour vouloir être complet, je dois dire que mon grand-père s'était adonné parallèlement à l'élevage bovin Charolais. Il avait le souci de la perfection et avait fait inscrire ses bovins au livre généalogique de la race en 1920. En 1923, il avait commencé à sortir dans les concours et dès 1925 il avait obtenu le Prix d'Honneur à Moulins. La vacherie était réputée et il prenait grand plaisir à la sélection, en étant draconien sur cer-



tains aspects, les aplombs en particulier. Ses qualités innées d'éleveur l'avait désigné tout naturellement pour exercer les fonctions de juge très écouté en élevage bovin ou canin, il avait l'œil qui toise juste et vite.

Il m'est difficile de passer sous silence le côté familial : les coups durs que dut encaisser mon grand-père furent nombreux et nous avons tous été marqués par la vision d'un personnage d'une farouche énergie, d'une volonté sans faille, il était fait pour lutter.

Puis la seconde guerre arriva, bien des choses changèrent. Il fallut à nouveau retrécir la meute. Ce fut la fin du chevreuil. Par sa fonction de lieutenant de Louverie, il chassa sangliers et renards et le Rallye Chapeau devint va-tout, le nombre de chiens augmenta, mais mon grand-père vieillissait, pas trop encore puisqu'il servit devant moi un cochon dans un ruisseau à 76 ans; il m'avait dit : « Tiens ma jument p'tit et laisse-moi encore celui-là ! »

Il songea à la succession et c'est à deux de ses jeunes élèves en vénerie qu'il confia la charge de l'équipage : Henri de Vilette et Henri de Monspey. Après quelque

temps, ce fut mon ami Henri de Monspey qui assumait seul la conduite du Rallye Chapeau. Il s'y exerça fort bien aidé des conseils précieux du « vieux veneur » qui malgré tout suivait régulièrement les chasses.

Mon grand-père suivit presque toutes les chasses de l'équipage jusqu'à la fin de sa vie, c'était vraiment une passion dévorante. Lui-même me disait peu de temps avant sa mort : « Vois-tu mon p'tit j'ai perdu le goût de tout » et au bout de quelques instants, l'œil malicieux, il me disait avec un demi sourire : « je crois qu'il y a encore une chose que j'aimerais... c'est entendre la voix des chiens courants... ». Ma grand-mère, en nous quittant un an plus tôt, avait fait un grand vide dans la vie de ce vieux couple si uni, elle qui l'attendait pour dîner les soirs de chasses, coûte que coûte, debout, écrivant sur sa cheminée des notes interminables jusqu'à des heures indues... Mon grand-père est mort à 93 ans, il aurait voulu aller jusqu'à 96. « Tu comprends, me disait-il, ma grand-mère est morte à 96 ans, alors il n'y a pas de raisons... ». C'était un bel âge et surtout une vie bien remplie.

Didier BEAUCHAMP ■

du choix des chiens, qualités, élevage

Une des plus grandes difficultés que rencontre le maître d'équipage débutant, est celle de fixer son choix entre les qualités : la beauté et le standard ou toutes celles afférentes à la vénerie : *train, finesse de nez, gorge, récri, perçant dans le change.*

Veut-il avant tout faire de la vénerie et bien chasser, ou veut-il faire de la vénerie uniquement avec de beaux et bons chiens très standard et de même race ?

Dans le premier cas, la chose est

crainte les chiots au lait de vache, mélangé à la soupe. Bien entendu, dès cet âge, il faudra les confier aux soins d'un vétérinaire qualifié et documenté sur la question, qui leur fera à *un mois une demi-dose du vaccin de la Société de Vénerie et refera à trois mois une dose entière de ce même vaccin.*

Il ne faut pas oublier que la durée d'immunité de ce remarquable vaccin n'est que de deux ans. Il faudra donc que tous les sujets plus âgés, de trois et quatre ans, etc., soient obligatoirement vaccinés à nouveau, si l'on ne veut pas avoir des pertes cruelles en cas de maladie (rhino-laryngite chro-

réflexions sur la chasse à courre

MICHEL BEAUCHAMP

relativement facile, puisque dans toutes les espèces, vous trouvez des qualités différentes. Vous pouvez, si vous ne craignez pas la diversité et le mélange des races, vous constituer rapidement un lot de même pied vous permettant d'exercer votre sport favori.

Dans le deuxième cas, les difficultés commencent et sauf le cas où vous aurez la chance de trouver un équipage à vendre répondant à ce que vous désirez, vous n'avez qu'un seul moyen : *L'élevage.*

Fait avec des reproducteurs d'élite du *type choisi*, vous devez en trois ans être en mesure de pouvoir présenter un lot *homogène et standard.*

Comme en élevage, il est presque impossible de faire un choix judicieux à la naissance, qu'à cette période de sa vie le chiot n'a pas en tête sa couleur réelle qu'il ne prendra qu'à trois ou quatre mois, il faut garder les portées *en entier*, sauf en cas d'infirmité. Au besoin, on fera aider la mère par une nourrice ou par des laits stérilisés (Nestlé ou autres) jusqu'au sevrage complet à deux mois, époque à partir de laquelle on mettra sans

nique, pneumonie, etc.). Comme à la chasse à courre du sanglier, on est obligé de changer très souvent de régions et même de départements, il est rare que vos chiens ne soient pas en contact avec des chiens de ferme porteurs de germes.

Alors, si vous avez bien suivi toutes ces indications, vous sauverez vos chiens et les préserverez des différentes infirmités qui les tarent plus ou moins gravement quand ils les ont eues (danse de Saint-Guy, tics divers, etc.) et leur enlèvent toute valeur.

Autrefois, mon père faisait élever ses jeunes chiens isolément dans les fermes. Cette formule avait ses avantages. D'abord, celui d'avoir des sujets ne touchant pas à la volaille. Puis, les chiens qui vivaient davantage avec les hommes, avaient certainement l'intelligence plus développée que ceux qui étaient élevés au chenil. Par contre, ils étaient plus difficiles à mettre *sous le fouet en meute* et restaient toujours *indépendants*, aimant à poursuivre le lièvre qui filait en plaine sous leur nez et entraînant tout le monde derrière eux.

Tout bien pesé, je crois que la



bonne méthode, celle qui donne les meilleurs résultats, est celle de *l'élevage au chenil*, avec cour d'ébats.

des qualités

La qualité *primordiale* et *indispensable*, si l'on veut réussir et prendre ce qui est le but recherché à la chasse, est d'avoir dans l'équipage et à la tête des chiens, un homme.

Qu'il soit *Maître d'Equipage*, *Master*, *Piqueux* ou tout autre, cet homme doit être doué par Saint Hubert de *l'instinct*, de cette chose subtile qui ne s'apprend pas mais que certains portent en eux : *Le Sens de la Vénerie*.

Si vous ne l'avez pas, contentez-vous de chasser le sanglier ou à la rigueur le cerf. Mais ne vous attaquez jamais au lièvre ou au chevreuil !

A la chasse du lièvre, avec vingt-cinq à trente chiens bien ajustés, vites, fins de nez et criant bien, avec des beagles-harriers, de petits bâtards Français de 0,50 à 0,60, vous en prendrez quelques-uns en pays très couvert. Mais par contre, beaucoup en pays de plaines et dans les relancés où très souvent ils sont gobés par les chiens.

En ce qui me concerne, avec mes trente beagles-harriers (race du marquis de Bourg), de 1900 à 1910, j'en prenais jusqu'à soixante-

dix par an. Et même, à tel point qu'en dépit d'un grand nombre d'invitations, du repeuplement, etc., je n'arrivais plus à alimenter l'équipage en lièvres !

Je décidai alors de lui faire chasser le chevreuil en lui adjoignant quelques chiens de Chambray, sur les conseils éclairés de notre cher ami Brunier.

En très peu de chasses, mes beagles-harriers devinrent de *change*, de *change convaincu* et prirent. C'est ainsi qu'à la suite d'une invitation de l'ami de mon père, M. Laurencelle, actionnaire de la forêt de Tronçais, je fus convié à y faire trois chasses avec mes « pioules » comme il se plaisait à appeler mes chiens, quand il en parlait.

Il me disait :

« Si tu prends dans cette grande forêt trois chevreuils en trois chasses, je prends tous les frais du déplacement à ma charge ! »

En mars, après avoir transporté mes trente petits chiens dans le chariot de mon cher père, traîné par nos chevaux de chasse, avec un seul valet de chiens, j'ai pris trois chevreuils en trois chasses, mettant cinq à six heures pour prendre et faisant des parcours impressionnants, d'un bout à l'autre de cette forêt unique.

Malgré les cerfs, les sangliers, les étangs, etc., mes « Pioules » n'avaient pas voulu me décevoir et

courageusement avaient pris ! Cette petite race possédait donc *toutes les qualités les plus grandes* ! Seuls les efforts imposés par la prise d'un chevreuil sont au-dessus de ses moyens et au bout de peu de temps, un ou deux ans au maximum, mes chiens étaient usés et saignaient du nez.

Pour cette unique raison, je me décidai à créer une race, *ma race*. Et, voulant la doter de qualités que j'estime indispensables, je puisai dans les meilleurs équipages (Guillet, Cornu-Langy, Clayeux) des reproducteurs susceptibles de me donner satisfaction.

Malgré mes efforts, n'arrivant pas à obtenir de mes chiens le *perçant*, *l'amour de la chasse*, le désir de prendre, je décidai d'adjoindre à l'équipage quelques chiens ayant ces qualités. Je trouvai par le journal « l'Acclimatation », deux chiens soi-disant Briquet, que l'on garantissait excellents et susceptibles de chasser le chevreuil des journées entières. Ils formaient un couple.

Mon cher voisin et ami, M. Clayeux, prit le mâle et moi la chienne, « Kermesse », très jolie, mais petite. Comment ces chiens avaient-ils été fabriqués ? Mystère ! Très probablement avec des Harriers Porcelaine.

« Kermesse » était tricolore, tirant sur *l'orange*. Très bien faite, jolie physionomie, belle tête expressive et fine, bons membres bien directs, elle était si douce et si charmante qu'on la voyait plus à sa place au salon qu'au chenil. Aussi quel ne fut pas mon étonnement quand la découplant dix jours après son arrivée à l'équipage, je la vis *toujours en tête*, volant littéralement, criant sans arrêt et étant la première à la prise.

Dans sa descendance avec des Français blancs et noirs, seules deux chiennes ont été bonnes. Les mâles, trop lourds, manquaient de train. Après trois années de chasse, Kermesse mourut un soir d'un souffle au cœur, en rentrant au chenil.

de l'élevage

Faire de beaux chiens d'un modèle déterminé est relativement

facile. Les doter des *qualités requises* pour la chasse à courre est tout autre chose et nécessite de l'éleveur, l'étude approfondie des pedigrees de chacun.

Loin d'être ennemi de la consanguinité, je la crois *indispensable*, si vous voulez avoir et produire des sujets d'un *type déterminé*, doué des mêmes choses (type, taille, physionomie, couleur, structure générale, etc.).

Très souvent, même avec des sujets d'élite, j'ai donné *la Mère au Fils* et j'ai toujours eu des animaux conformes à mes désirs tant en élevage *Canin que Bovin*. Plusieurs élèves ont obtenu des prix d'honneur dans les concours de leur race et c'est tout dire !

La *consanguinité dirigée* est donc une arme qui n'est pas négligeable et à laquelle il faut penser en matière d'élevage.

Beaucoup plus difficile à faire est *la Retrempe* qui, à certaines époques devient absolument indispensable, si vous tenez à conserver à vos élèves *santé et robustesse* ! Comme en France tous les chiens sont, plus ou moins, tous consanguins, vous êtes obligé de frapper à une porte étrangère, l'*Angleterre*.

En ne gardant que les chiennes issues des vôtres et de l'étalon qui a fait la retrempe, très vite, en général à *la deuxième génération*, vous aurez absorbé son type étranger, tout en ayant redonné à vos élèves la vitalité et la résistance aux épidémies !

du dressage

Il est indispensable que l'éducation des jeunes chiens soit aussi complète que possible.

Dès que le travail et le dressage des jeunes commencent, il faut après les avoir *dressés au couple*, les promener en meute dans une grande cour remplie de volailles, poules, canards, oies, etc., surtout lapins de choux pour les habituer à ne pas s'occuper des lapins de garenne et des lièvres qui leur déboulent dans les pattes au cours de la chasse.

En outre, les jeunes chiens devront :

1° Savoir passer un treillage sans hésitation.

2° Traverser de même, un cours d'eau si l'animal de chasse le fait lui-même, pour essayer de se faire perdre.

3° Etre familiarisés avec cet élément liquide qu'ils doivent rechercher, aimer et trouver habituel, si on a la précaution, pendant la période de change de l'été, de les mener souvent aux étangs, de les y laver, de les faire traverser, de les y faire nager, etc.

4° Les jeunes chiens devront le plus souvent possible être mis en présence de troupeaux *de vaches, surtout de porcs et de moutons*, auxquels ils ne doivent attacher *aucune importance*.

Si, par hasard, un de vos élèves se permettait certaines incartades, s'offrait une volaille, ce qui est un précédent *contagieux et redoutable* qui risque d'ameuter les fermières et de rendre vos chiens responsables de toutes les pertes de volailles de la région, je vous signale, à titre indicatif, un moyen qui m'a toujours donné d'excellents résultats, quoiqu'il ne soit peut-être pas spécialement recommandé par la Société Protectrice des Animaux !

Ce moyen consiste à mettre dans un grand sac :

1° le plus vieux coq de votre basse-cour,

2° le chien meurtrier,

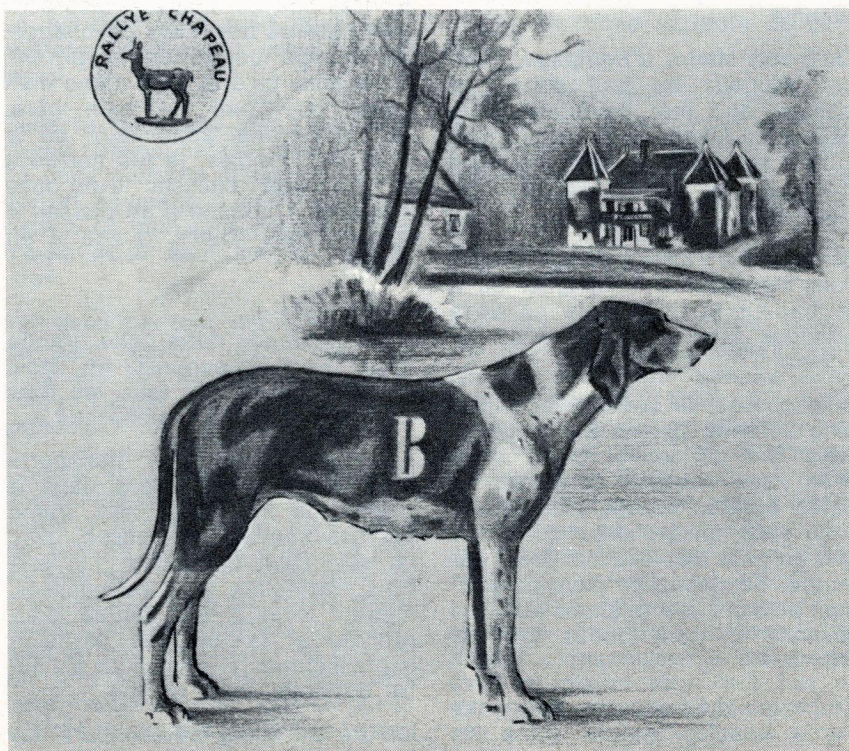
3° a attacher la gueule du sac le plus près possible du bord pour laisser à nos deux prisonniers le maximum d'espace,

4° prendre une ou deux baguettes de noisetier très souples et très légères, pour vous et un aide,

5° taper sur le sac, très légèrement côté coq, très fortement côté chien.

Résultat : le cri du coq affole le chien, qui, recevant en même temps une magistrale râclée, est persuadé que c'est le coq qui la lui donne. Recommencer l'opération une deuxième fois si besoin est, ce qui est en général inutile, car si votre chien se permettait de courir après une volaille, dès qu'elle crierait, *il s'arrêterait !*

Si vous avez la patience voulue et si, sans abrutir les jeunes chiens, vous les mettez bien en meute et sous le fouet, vous pourrez présenter un équipage correctement en exposition, et cela *surtout* et



Idee, prix exposition Vichy 1927, lice classée très bonne par la Société de Vénérerie.

en tous lieux, sans qu'un seul sujet soit couplé.

C'est ainsi que j'ai présenté moi-même mon équipage dans bien des concours et des expositions. Je l'ai même présenté à Dusseldorf, en sujets Blanc et Noirs, où avec d'autres équipages, nous étions allés représenter la Vénérerie Française.

Là comme ailleurs, pas un de mes chiens, en meute derrière mon cheval, ne m'a quitté des yeux et ne s'est mélangé à un des autres équipages présentés. Je crois même qu'à la fin de la présentation, la plus grande partie des chiens Français Tricolores étaient derrière moi !

Le dressage d'un équipage est, pour un homme qui aime passionnément ses chiens, très prenant; cela vous occupe du matin au soir.

Ayant pratiqué pendant toute ma vie ce sport passionnant qu'est la chasse à courre, je serai heureux et mon but sera atteint, si ces quelques notes peuvent rendre service aux veneurs en difficulté.

le cerf

En ce qui concerne la chasse du cerf, je garde le silence le plus complet et demande à des personnalités ayant des équipages chassant ce magnifique hôte de nos forêts, de bien vouloir nous documenter.

le sanglier

Animal de très grande vénerie, le sanglier a l'énorme avantage, étant en général classé nuisible, de pouvoir être chassé même en temps de neige.

C'est ainsi que le 23 janvier 1963, un tiers-an qui s'était installé avec son page dans les Bois Millets appartenant à M. Defaye et à Mme Germaine Beauchamp, par un froid de moins quinze degrés, après une nuit de moins vingt-deux, et un sol recouvert d'une nappe de neige de dix centimètres, a fait faire au Rallye Chapeau un beau parcours d'environ quarante kilomètres, avant de tenir les abois et d'être servi tout près de Saint-Voir.



Dire que les chiens chassaient tous très bien, serait exagéré. Mais ceux de tête, qui avaient les toutes premières émanations de cette voie encore vierge, la défilaient gaîment et rapidement. Comme cette chasse avait lieu en pays de grands boqueteaux coupés souvent par plusieurs kilomètres de plaine, on ne peut penser que les chiens chassaient aux branches, puisque souvent le sol en était dépourvu.

Dès qu'un sanglier est échauffé et est adopté par les chiens, le change devient insignifiant. Les chiens traversent les compagnies sans y porter attention; et comme c'est un animal qui ne reste pas dans le change et ne compte que sur sa force pour se défendre, tout est simplifié.

Le change n'est à redouter que si, attaquant dans une compagnie, plusieurs chasses se forment et ne sont pas arrêtées assez vite. Pour éviter comme il se doit ce grave inconvénient : *Avoir dans le même bois plusieurs animaux échauffés. Pour pallier à cela, le maître d'équipage doit, seul, et très rapidement choisir la chasse à laquelle il veut tout rallier et y sonner sans arrêt.*

Les piqueux et les boutons, à ce signal, doivent tous sans exception, faire leur possible pour arrêter les fausses chasses et *tout rallier au maître.*

Une des plus grosses fautes est de suivre et d'appuyer une chasse, sans savoir si c'est celle qu'a choisie le maître. J'ai vu souvent des boutons suivre des fausses chasses et les soutenir : *grosse faute qui peut tout faire manquer.*

Le point le plus crucial de la chasse au sanglier est certainement l'attaque et le rembuchage des animaux. Le sanglier étant un nomade et un voyageur, il faut le suivre entre les jours de chasse. *Les valets de limier* auront à le suivre sans l'effrayer ni le déranger. Il leur faudra garder un contact direct avec lui, leur permettant de le bien donner à l'heure H. Leur métier est très ingrat, mais si passionnant ! C'est sur les valets de limier que tout repose ! Car un sanglier bien attaqué et de meute à mort, qui n'a pas le temps de « pisser » avant de partir, est un animal guetté par une congestion rapide des reins, qui n'a pas de pardon.

J'ai eu, dans ma vie, la grande chance d'avoir mon vieux et fidèle Bournatot comme valet de chiens. Il était lunatique et fantaisiste comme pas un, et aimait le beau sexe, ce qui lui valu le surnom de « Beaumatou ». Mais il avait l'œil le plus perçant et le plus sûr que j'ai connu. Il vous rembuchait en tous lieux les animaux les plus divers, sans jamais se tromper. Alors que personne n'avait rien au rapport, Bournatot, je me le rappelle, me disait :

« Monsieur, il est là ! »

Les autres y étaient passés avec des limiers et n'avaient rien vu. Mais lui, avec ses yeux seuls et son instinct, sauvait toujours la situation !...

Des hommes comme lui sont rares, très rares même. Et c'est une chance précieuse pour un maître d'équipage de vautrait de pouvoir s'en assurer les services !

J'avais connu Bournatot dès ma

jeunesse, à dix-huit ans. Il était ouvrier agricole dans une ferme. Je me souviens qu'il boitait d'une épine noire qui s'était implantée dans une de ses chevilles et ne pouvait en être extraite. Je l'avais engagé pour soigner et faire la soupe de mon équipage de Beagles-Harriers.

Il n'aimait pas les travaux des champs qu'il trouvait pénibles. C'était le fils adoptif du vieux jardinier de mon père. Comme il avait à se rétablir, je le pris à mon service vers 1900 et le gardai jusqu'à sa mort.

L'œil et l'instinct de Bournatot valaient tous les prix.

le chevreuil

De tous les animaux courables, c'est certainement celui qui donne au veneur chassant lui-même, les plus grandes jouissances que la difficulté vaincue peut lui procurer.

Ce charmant animal, dès qu'il a jeté ses premiers sauts et qu'il se rend compte que c'est lui qui est poursuivi, n'a plus qu'une idée : fuir au plus vite, quitte après, à revenir dans ses enceintes d'attaque pour y battre au change et essayer de se débarrasser des chiens en leur livrant un camarade à sa place.

Pour réussir et le chasser agréablement, seuls les chiens *fins de nez, vites et perçants, criant bien*, sont à choisir. Peu importe la race, si elle a les qualités requises.

Personnellement, j'ai pris plus de onze cents chevreuils en trente-cinq ans. Les dernières années avant la guerre, trois fois de suite, j'en ai pris soixante. J'en ai même pris plusieurs fois, deux et trois, le même jour, avec les mêmes chiens et dans n'importe quelles forêts. La durée du courre était en général d'une heure et demie à deux heures.

Mes chiens très adroits, très ajustés et criants, coupaient de volée toutes les doubles voies. Ils étaient toujours sur leur animal, ne lui laissant pas le temps de souffler ni celui de ruser.

Ma chienne « *Idée* », aussi belle que bonne, ne chassait jamais une double voie ! Dès qu'elle s'en aper-

cevait, elle s'arrêtait pile, coupait le crochet et de sa jolie voix faisait rallier tous ses camarades.

Une fois de plus, notre pauvre chevreuil qui espérait par cette ruse classique, mettre l'équipage en difficulté et au retour, non seulement n'arrivait à rien, mais perdait au contraire de ce fait, plusieurs minutes d'une avance qui lui aurait été si précieuse pour ruser.

« *Idée* », une des gloires du *Rallye Chapeau*, était d'une rare beauté, comme je l'ai dit plus haut. Elle obtint tous les prix dans les épreuves de chasses sur terrain et dans les expositions où elle fut présentée. Elle remporta le grand vase en argent de la Société de Vénérerie. Peinte par M. Coutisson des Bordes, elle est en bonne place dans mon bureau de chasse où j'ai plaisir à la voir et à me rappeler toutes les joies qu'elle m'a procurée, tant à la chasse que comme reproductrice.

Une bonne partie du Vautrait actuel a de son sang et crie comme elle.

Malheureusement à la chasse au sanglier, il n'en est pas de même ; les pertes y sont si sévères qu'il est difficile quand on chasse cet

animal, de conserver des reproducteurs d'élite et un lot de chiens du même type.

« *Idée* » appartenait au groupe Français Blanc et Noir.

A la chasse du chevreuil, ma devise était :

« *Tout voir, sans être vu des chiens et sans les gêner dans leur travail.* »

Patience et persévérance dans les difficultés.

Ne s'avouer vaincu que par la nuit. »

chasse du chevreuil

Ayant participé aux trois épreuves pour équipages de chevreuils, y ayant toujours pris mes deux animaux et m'y étant classé deux fois « Premier » et une fois « Second », je crois pouvoir parler de la chasse du chevreuil.

Une des plus grandes difficultés de la chasse à courre est d'avoir cette perle rare qui est le chien *convaincu*, celui qui n'est pas boudeur, qui ne met jamais bas en revenant aux chevaux, l'air triste. Mais celui qui au contraire travaille avec d'autant plus d'ardeur que la difficulté existe, qu'il veut

A la Rougellerie, en Sologne, le 29 avril 1974.

De gauche à droite :

Desboudet, Lorrain, Beauchamp, Landois, Turcin, Clayeux.



en sortir et prendre, et qui dans un défaut ordinaire, fait ses retours vite et gaîment.

Les équipages qui ont la chance de posséder un tel chien et qui savent s'en servir, ont de ce fait la plus grande part des difficultés vaincues.

Bien souvent, j'ai découlé dans la région de Paray-le-Frésil, dans l'Allier, chez mon ami le marquis de Tracy, qui ne me donnait à prendre que des brocards. A l'époque, il y avait dans ses bois, une densité énorme de ces animaux. Je traversais les jeunes tailles, l'équipage derrière moi, et attendais d'avoir fait bondir un animal que je jugeais digne d'être couru pour mettre à la voie.

Pour avoir confirmation de ce que j'avance, il n'y a qu'à se reporter au texte de M. Robert Villatte des Prunes dans sa « Vénérerie Bourbonnaise », ainsi qu'à la petite brochure de M. de Lamaugarny : « La Tournée Triomphale du Rallye Chapeau ».

Dans l'un et l'autre de ces ouvrages, vous constaterez que si cet équipage a eu des pages de gloire, c'est dû en grande partie à l'espèce des chiens qui le compose, à leur origine, à leur famille, à leur mise au point et à la *suppression systématique de tous les sujets de plus de trois ans* qui ne font que nombre sans avoir de réelles qualités. Cela doit être fait sans pitié, même pour les plus beaux.

le lapin

Saint Hubert, notre grand patron, voulant que tous ses adeptes puissent jouir de ses privilèges suivant leur territoire et leurs moyens financiers, les a dotés de *ce petit animal qui est très susceptible de se bien défendre des chiens par ses propres moyens s'il ne peut pas se terrer.*

Avec un petit équipage de cinq à six chiens, il est très possible de chasser le lapin à courre.

J'ai connu plusieurs équipages participant aux épreuves de Meute pour chiens de lapins.

Celui de Beagles-Harriers de mon oncle de Lamaugarny,



celui de Beagles Elizabeth de Mme de Saint-Innocent,

un équipage de Griffons Vendéens de M. de Monssabre,

celui de M. de Dreuille,

celui de M. Devaulx de Chambord,

et l'équipage de beagles de M. Goudret.

Tous ces équipages avaient participé avec succès à cette démonstration organisée dans les bois de Coulon, près de Saint-Léon en 1927.



Là, comme ailleurs, j'ai pu constater avec admiration qu'il y avait *des chiens de change convaincus.*

Si le lapin se terrait dans une garenne, où un trou mal bouché lui avait permis d'entrer, pour qu'il en sorte avec l'aide du furet, pas un chien ne faisait plus de cent mètres sur la voie *s'il ne s'agissait pas de l'animal de chasse.* Les beagles étaient de beaucoup les plus sérieux.

Mon oncle de Lamaugarny très âgé, n'avait pu assister au concours. Mais ses chiens étaient si bien ajustés et possédaient *des qualités telles* qu'il me les envoya quelques jours d'avance pour que je puisse les avoir en mains et les faire participer aux épreuves.

Ils devaient s'y classer premiers, en y prenant à chacune deux lapins.

On peut en déduire qu'*avec comme arme un simple piochon*, avec un furet, un petit bois, un grand vieillard peut encore jouir des plaisirs de la chasse à courre, avec cinq ou six petits compagnons frétilants, en sifflant la fanfare du lapin :

... « C'est un lapin que Miraut chasse... »

et en pensant que c'est encore de la Vénérerie !

Vaumas, ce cinq mai 1963.

M. B. ■

Le maître et le disciple :
M. Beauchamp
et le comte H. de Monspey.